

Texte 1

Antoine de Montchrestien, inventeur de l'économie politique

-
- **éloquent de l'école mercantiliste. Dans son analyse, où économie et politique font jeu égal, le commerce s'impose comme le moyen privilégié pour assurer la puissance de l'Etat et la stabilité du corps social.**

La vie d'Antoine de Montchrestien 1 fut aussi mouvementée que les tragédies, marquées de violences et de crimes, qu'il a écrites. Orphelin en bas âge, il faillit mourir en duel vers l'âge de 20 ans, avant de faire fortune en poursuivant son assaillant en justice. Menacé de l'échafaud après avoir tué le fils du sieur de Grichy-Moinnes dans un autre duel, il dut s'exiler de France pendant cinq ans, après avoir demandé en vain la grâce d'Henri IV dans une supplique versifiée. Il obtint finalement son pardon grâce à l'intervention du roi d'Angleterre, Jacques Ier, à qui il avait présenté sa pièce, L'écossaise. Le roi était le fils de Marie Stuart, héroïne de sa tragédie.

Adeptes des tribunaux, il aida une dame qui poursuivait son mari, "gentilhomme riche, mais imbécile de corps et d'esprit". Il en devint l'époux après la mort de ce dernier et la fortune ainsi acquise permit au dramaturge de se transformer en entrepreneur et en commerçant.

Il termina sa carrière comme chef de guerre. Une assemblée de huguenots tenue à La Rochelle en 1621 marque le début d'une nouvelle guerre de religion qui se terminera en 1626. On ne sait si Montchrestien était protestant depuis sa jeunesse ou s'il a adhéré à ce moment à la Réforme, mais il s'engage avec détermination dans la bataille. Il obtient le rang de capitaine et conduit des troupes au combat, avec enthousiasme et courage, mais sans succès. Replié avec quelques hommes dans sa Normandie natale, il dîne un soir dans une hôtellerie de Touailles, près de sa ville natale de Falaise. Trahis par l'hôtelier, les soldats de la cause protestante sont attaqués par des militaires catholiques menés par Claude Turgot, ancêtre du célèbre économiste du même nom. Montchrestien

meurt en combattant. Il est condamné à titre posthume pour crime de lèse-majesté. Son cadavre fut traîné sur une claie et brûlé [2](#).

Comme écrivain, Montchrestien est un homme de la Renaissance. Il s'inspire de Sénèque et du stoïcisme, et annonce la grande dramaturgie classique de Corneille et Racine. Comme économiste, il se situe dans le courant de pensée mercantiliste, mais il annonce aussi certains thèmes de la pensée classique à venir. Il est l'homme d'un seul livre, le *Traité de l'économie politique*, écrit aussi élégamment que ses tragédies. Il est le premier écrivain à utiliser dans son titre l'expression "économie politique", qui s'imposera jusqu'à la fin du XIXe siècle pour désigner la discipline qu'on appellera par la suite, en anglais, "economics" et, en français, "science économique". Montchrestien n'a toutefois pas créé cette expression qui serait apparue pour la première fois dans un ouvrage de Louis Turquet de Mayenne, *La monarchie aristodémocratique*, rédigé au début des années 1590 et publié en 1611.

Eloge des marchands et du profit

Respectueux d'Aristote, Montchrestien lui emprunte l'idée que l'homme est un animal social. Mais il s'en éloigne sur la plupart des autres questions, en particulier sur la place de l'économie par rapport au politique. Pour le philosophe grec, l'économie, activité dont la finalité est essentiellement domestique, est soumise au politique. Montchrestien estime au contraire que ces deux dimensions de l'activité humaine sont intrinsèquement liées et sur un pied d'égalité. L'économie est politique, d'où l'appellation qu'il donne à son livre : "La science d'acquérir des biens (...) est commune aux républiques aussi bien qu'aux familles" (édition 1889, page 31). Il reproche à Aristote et aux philosophes grecs de privilégier la contemplation, opposée à l'action. Il importe au contraire que les sujets d'un royaume soient actifs, qu'aucune partie de l'Etat ne demeure oisive : "L'homme est né pour vivre en continuel exercice et occupation" (page 21). L'oisiveté est un danger pour la stabilité sociale : "Les hommes réduits à ne rien faire sont induits à mal faire" (page 65).

Le travail est la source de la richesse, et la richesse est la source du bonheur des hommes. Annonçant Adam Smith, Montchrestien insiste sur l'importance de la

division du travail, à l'origine de l'accroissement de la productivité. Pour illustrer cette division, il met en parallèle ce qu'il appelle le corps de l'Etat et le corps humain. Au foie et au sang qui le nourrit, il compare les laboureurs et les manoeuvres travaillant la terre. Au coeur, source de chaleur naturelle, correspondent les artisans et gens de métier. Au cerveau, qui donne mouvement à tout le corps, correspond le marchand. Le commerçant est la figure principale dans l'économie telle que vue par Montchrestien. Il reproche à Aristote de l'avoir exclu de sa République, tout en ajoutant qu'il a été forcé de reconnaître qu'il est aussi nécessaire que les laboureurs, les soldats et les juges.

Les biens sont produits pour être consommés. Mais la consommation passe par la vente. C'est pourquoi le commerce est, pour Montchrestien, la principale activité économique. Sans commerce, il n'y a pas d'économie : "Le commerce est en quelque façon le but principal des divers arts, dont la plupart ne travaillent que pour autrui par ce moyen" (page 137). Et le moteur du commerce est le profit. Sans perspective de gain, aucune économie n'est donc possible : "On leur doit aussi permettre l'amour et la quête du profit (...) considérant que, sans la convoitise d'avoir et le désir de gagner, qui les précipitent à tous hazards, ils perdent la résolution de s'exposer à tant d'incommoditez sur la terre et à tant de naufrages sur la mer" (pages 137-138). La prospérité des cités commerçantes d'Italie ou de la Hollande vient du fait que les marchands y tiennent le premier rang en termes d'honneur et de réputation. Le gain est par ailleurs lié à la concurrence qui est, avec l'intérêt individuel, un stimulant essentiel de l'activité économique.

Bien entendu, il peut y avoir des excès, les marchands, éblouis et fourvoyés par l'éclat de l'or, étant plus mus par leur convoitise que le bien du public. Montchrestien condamne le luxe excessif, mais ajoute que la richesse n'est pas nécessairement immorale. On dit des mercantilistes qu'ils confondaient la richesse et les métaux précieux. Cela n'est pas le cas de Montchrestien, pour qui la richesse du royaume réside dans les produits agricoles et industriels, et ces derniers dans le travail qui les produit : "Ce n'est point l'abondance d'or et d'argent, la quantité de perles et de diamans, qui fait les Etats riches et opulents : c'est l'accommodement des choses nécessaires à la vie et propres au vestement" (page 241).

Etat et protectionnisme

Le mercantilisme est aussi identifié au nationalisme économique et au protectionnisme. Sur ce point, Montchrestien est un des représentants les plus éloquents de cette école de pensée. Il distingue le commerce "du dedans" et "du dehors". Les deux sont nécessaires, mais leur fonctionnement et leur finalité sont tout à fait différents. Le commerce intérieur se fait entre particuliers et ne donne pas lieu à des transferts de richesse, à des pertes pour le public. Le second se fait entre Etats, est plus risqué et n'est pas un jeu à somme nulle : "L'un ne perd jamais que l'autre n'y gagne" (page 161). On ne doit acheter à l'étranger, estime Montchrestien, que ce qu'on ne peut produire chez soi. Et on doit vendre plus qu'on achète. On doit aussi, pour mener le commerce extérieur, utiliser les biens, par exemple les navires, du pays. Une partie importante de son livre est consacrée à la présentation de toutes les mesures protectionnistes imaginables, et des arguments pour les justifier.

L'or et l'argent, que l'on obtient si l'on vend plus qu'on achète de l'étranger, ont une utilité, en particulier pour assurer le pouvoir du royaume. La guerre, poursuite par les armes de la rivalité commerciale, doit être menée par des armées bien entraînées. Il faut payer les soldats et leur équipement. C'est pourquoi - ici encore Montchrestien propose une innovation sémantique - "l'argent est le nerf de la guerre (...). L'or s'est connu maintes fois plus puissant que le fer" (page 141). La guerre est, à côté du travail, un moyen de tenir la population occupée et d'assurer la paix intérieure. Elle est aussi un moyen de prendre possession de colonies qui autrement tomberont dans l'escarcelle des adversaires de la France.

Le livre de Montchrestien est construit sous la forme d'une adresse au souverain pour lui expliquer comment enrichir la France et stabiliser l'ordre social. Partisan de la monarchie absolue, Montchrestien voit le prince comme un père de famille, chargé de veiller à la santé du corps social, santé liée à l'équilibre et à l'harmonie entre ses diverses composantes. La puissance de l'Etat est liée à sa

richesse, et cette richesse dépend à son tour de la richesse des sujets, et en particulier des marchands. Cette même logique a été exprimée crûment par le secrétaire à la Défense du président Eisenhower, Charles Wilson, en 1952 : "Ce qui est bon pour le pays est bon pour General Motors, et ce qui est bon pour GM est bon pour les Etats-Unis". Montchrestien considère par ailleurs, comme la plupart des auteurs mercantilistes, que l'Etat a lui-même un rôle important à jouer pour permettre l'enrichissement des sujets. Le mercantilisme est interventionniste. L'Etat doit ainsi réglementer les professions, assurer que tous ont du travail et établir des politiques protectionnistes.

Texte 2

Les mercantilistes (1450-1750) **Accumuler les richesses**

Associé à la montée en puissance de l'État, le mercantilisme vise à accroître le pouvoir des nations par l'accumulation des métaux précieux.

Le mercantilisme est une doctrine économique menée par la plupart des États européens, en particulier les monarchies qui connaissent entre le 16^e et le milieu du 18^e siècle une phase expansionniste donnant lieu à des conquêtes à travers le monde. Les penseurs, ou les États qui souscrivent à cette pensée, sont animés par un seul but : l'extraction de métaux précieux, d'une part, et leur accumulation, obtenue grâce à une balance commerciale positive consistant à obtenir plus d'exportations que d'importations. Pour découvrir et mettre en place de nouveaux marchés, la politique mercantiliste s'accompagne d'un processus de colonisation qui sert tant à la découverte de l'or et de matières premières qu'au développement du commerce.

L'échange international prend à cette époque ses lettres de noblesses et de nombreux historiens y voient les prémices de la mondialisation du capitalisme. L'idée règne alors que la quantité de richesse disponible dans le monde est fixe. L'approche mercantiliste, dont le fil rouge semble être cet objectif d'accumulation, se retrouve en réalité assez éloignée d'une théorie unifiée et cohérente. Il s'agit davantage de procédés et de recommandations hétéroclites, dont les principaux représentants ont souvent eu une influence limitée aux cours au sein desquelles ils prodiguent leurs conseils. Les principaux mercantilistes se nomment Luis Ortiz (s.d.) pour l'Espagne, Jean-Baptiste Colbert (1619-1683) pour la France ou encore William Petty (1623-1687) pour l'Angleterre.

Le bullionisme espagnol

Au 16^e siècle, le mercantilisme espagnol prend la forme d'un courant nommé bullionisme est d'ailleurs forgé à partir du mot anglais bullion, qui signifie lingot. Cette approche qui vise à amonceler de la richesse sous forme d'or, on l'a compris, n'est pas théorisée dans les livres. Elle est en

revanche défendue oralement par quelques « arbitristes », ces écrivains qui émettent des avis et formulent des critiques sur la politique économique à mener. Établis dans les villes de Salamanque, Valladolid et Tolède, les promoteurs du bullionisme sont notamment Luis Ortiz, Sancho de Moncada, Tomas de Mercado et Pedro Fernández de Navarrete. Ils sont tous animés par la volonté de sortir leur pays du marasme économique dont il est victime depuis la fin de la Reconquista (reconquête par les rois catholiques de la péninsule ibérique, occupée entre le 8^e siècle et le 15^e siècle). De là, ils en viennent à conceptualiser de nouvelles politiques de relance économique.

Le colbertisme français

Inspiré par des auteurs comme Jean Bodin (1529-1596) et ses Six livres de la République (1576) ou Antoine de Montchrestien (1575-1621) qui préconise une puissance coloniale forte dans son Traité de l'économie politique (1615), Jean-Baptiste Colbert (1619-1683) élabore et prodigue une organisation du royaume. Dans un mémoire adressé au cardinal Jules Mazarin (1602-1661), le ministre d'État de Louis XIV, il indique : « Il faut rétablir ou créer toutes les industries, même de luxe ; établir le système protecteur dans les douanes ; organiser les producteurs et les commerçants en corporations ; alléger les entraves fiscales nuisibles à la population ; restituer à la France le transport maritime de ses produits ; développer les colonies et les attacher commercialement à la France. » Cette recommandation donne le coup d'envoi d'une nouvelle doctrine économique, le colbertisme, qui se distingue par une intervention active de l'État, y compris dans le domaine de la production.

Le commercialisme anglais

Du fait de la particularité géographique de la Grande-Bretagne, plus grande île d'Europe, les commercialistes anglais insistent sur l'importance du commerce maritime. Ils consacrent l'idée de monopole comme source de richesse et, en militant pour la suppression de toutes les barrières qui entravent le commerce, apparaissent comme les plus libéraux des mercantilistes. Leur courant prône un contrôle serré du commerce extérieur et enjoint les marchands à jouer le rôle d'intermédiaire dans les transactions européennes.

Josiah Child (1630-1699) écrit *Un nouveau discours du commerce* (1698) en plein déclin économique et défend la baisse des taux d'intérêts comme pilier du redressement du pays face à la concurrence exacerbée de la Hollande. Thomas Mun (1571-1641) s'oriente sur la qualification des commerçants en édictant dans son *Trésor du commerce* (1664, posthume) les douze qualités pour être un bon marchand (savoir écrire et compter, connaître les us et coutumes des pays étrangers, être au fait des coûts de la construction navale...). Enfin, William Petty, considéré par Karl Marx (1818-1883) comme le fondateur de l'économie politique classique en Angleterre, voit dans le travail (et non dans l'accumulation de l'or) le fondement de la société. Il résume sa pensée dans son adage célèbre : « Le travail est le père et le principe actif de la richesse, de même que la terre en est la mère. »

Le caméralisme allemand

Le caméralisme est proche des mesures colbertistes. Il préconise le nationalisme, l'industrialisme, l'interventionnisme et le protectionnisme par la « police », c'est-à-dire la civilisation des masses, plutôt que la gloire

ou la puissance de l'État. La conséquence : une plus grande automatisation interne et un élargissement de ses responsabilités.

Cette philosophie a la particularité de perdurer jusqu'au 19^e siècle car, contrairement aux autres formes de mercantilisme qui s'appuient sur des hommes politiques, le caméralisme est édicté par des professeurs. Leur mission consiste à enseigner la bonne gestion des finances des princes, d'où leur qualificatif issu du mot allemand kammer, qui désigne le lieu où sont conservés les deniers publics.

Premier courant de pensée – certes éclaté – de l'histoire de la pensée économique, le mercantilisme inaugure l'indépendance de la discipline. Si certaines préconisations ont vieilli, l'accumulation de richesses comme élément de puissance d'un État reste encore aujourd'hui un objectif fort des politiques économiques. ●

Texte 3

François Quesnay (1694-1774) - Science nouvelle pour ordre ancien

Défendant le droit des propriétaires et du souverain, François Quesnay fut l'un des premiers à proposer une théorie économique abstraite reposant sur l'agriculture. Chef de file des physiocrates, il inspirera de nombreux économistes par la suite.

Né, comme Voltaire, en 1694, François Quesnay n'aurait jamais dû apprendre à lire. En 1749, il s'installe pourtant à Versailles, à la cour de Louis XV. Destin exceptionnel que celui d'un fils d'agriculteur dans la France de l'Ancien Régime, qui a pu apprendre à lire et faire des études, grâce à l'abbé de son village, devenir chirurgien puis médecin. C'est à ce titre qu'il est appelé auprès de Mme de Pompadour. Lorsqu'il s'installe à Versailles, âgé de 55 ans, il est un médecin réputé, qui a publié plusieurs ouvrages médicaux. Logé dans un entresol du château, il y reçoit les intellectuels de l'époque. Il écrit les articles « Évidence » et « Fermiers », publiés en 1756 dans l'Encyclopédie . En 1757, il publie l'article « Grains », qui marque le début du mouvement physiocratique. Quesnay était un chef de file, un maître entouré de disciples : le marquis de Mirabeau, Pierre Dupont de Nemours, Guillaume-François Le Trosne, Pierre-Paul Le Mercier de la Rivière, Nicolas Baudeau... C'est en collaboration étroite avec Mirabeau qu'il élabore le fond de la pensée physiocratique.

La primauté de l'agriculture

La France de Louis XV est celle de la monarchie absolue, c'est aussi la France des Lumières : Quesnay partage avec les philosophes qui lui sont contemporains les interrogations sur la nature des institutions politiques et de leur conformité avec la nature et la raison. Les débats portent sur le droit naturel, sur la nature de l'État, avec Thomas Hobbes et Jean-Jacques Rousseau (*Du contrat social* paraît en 1762, voir l'article p. 20), sur les formes de gouvernement, avec Montesquieu (voir l'article p. 14), qui publie *De l'esprit des lois* en 1748. Pour répondre à la question de la meilleure forme de gouvernement, il faut, dit Quesnay, comprendre les lois de la nature auxquelles sont soumis les hommes. L'originalité de Quesnay par rapport à celle des philosophes politiques, réside dans la nature de la réponse qu'il apporte à ces questions : le *Tableau économique* (1758), représentation formalisée des relations économiques entre les ordres composant la société, vise à fonder la domination de la noblesse et du souverain sur des propriétés prétendument naturelles de ces relations économiques. La domination des propriétaires fonciers, qui sont alors la noblesse et le clergé, est liée à la productivité exclusive de l'agriculture, seule activité censée générer un produit net positif. Cette propriété, liée à la fertilité naturelle du sol, a été voulue par Dieu. À travers cette représentation de la société, Quesnay « réussit à enlever à la classe dominante tout caractère féodal et à la faire apparaître, ainsi que le souverain, essentiellement comme le rouage central de la vie économique. La domination de l'agriculture apparaît comme l'effet naturel de la productivité exclusive de l'agriculture » (Jean Cartelier, « Introduction », in F. Quesnay, *Physiocratie*, Flammarion, coll. « GF », 1991). Dans ce texte de présentation, J. Cartelier montre, en utilisant les outils de l'analyse économique actuelle, que le *Tableau économique* présuppose ce qu'il veut démontrer, à savoir la productivité exclusive de l'agriculture.

Celle-ci est en réalité une propriété du système de prix : la mesure du produit net suppose que les prix des biens issus des différentes branches d'activité de l'économie, y compris du blé, soient déterminés. Or ces prix reflètent la productivité relative de ces branches d'activité. Ce système de prix traduit une certaine répartition du produit entre les différentes classes de la société : la classe des propriétaires, qui ne travaille pas, est celle qui reçoit le produit net, sous forme de rente, et le fait circuler en le dépensant dans l'ensemble de la société.

Des propagandistes efficaces

Quesnay n'est pas un théoricien détaché des intérêts qui sont en cause dans la gestion des problèmes financiers, douaniers et fiscaux de son temps. Lui et ses disciples agissent en partisans et en propagandistes efficaces : ils éditent des revues pour diffuser leurs idées, cherchent à convaincre les personnes influentes à la cour de prendre les décisions qui vont dans le sens de l'intérêt des propriétaires et du souverain. C'est dans cette activité que la dimension partisane de la pensée physiocratique se révèle : Baudeau et Dupont de Nemours fondent des groupes de discussion, sont à l'origine des premières revues d'économie, notamment le Journal économique , publié de 1751 à 1772, et les Éphémérides du citoyen , hebdomadaire dirigé par Baudeau puis par Dupont de Nemours à partir de 1768, dont le succès fut international. Concrètement, les maximes de gouvernement qu'ils défendent visent à réformer le régime pour mieux le sauvegarder : réforme fiscale et liberté du commerce des grains. Quesnay est favorable à un impôt foncier unique, dont l'instauration validerait la domination des propriétaires et entretiendrait l'intérêt réciproque qui les lie au monarque, garant de la propriété au sein du «

royaume agricole ». Quesnay et Mirabeau se déclarent hostiles aux dépenses de luxe qui favorisent l'essor d'une bourgeoisie industrielle et commerçante, classe à laquelle profiteront la Révolution et le renversement de l'ordre féodal. Paradoxalement, les physiocrates ont pu passer pour des auteurs modernes et de progrès : favorables à la liberté du commerce, ils s'opposaient aux privilèges que représentaient les monopoles, et qui permettaient à certains marchands et manufacturiers de s'enrichir. Quant à la liberté du commerce des grains, Joseph Schumpeter fait remarquer qu'elle aurait été plutôt à l'avantage des propriétaires français. Enfin, l'ambition théorique de Quesnay a donné à l'économie sa première représentation d'ensemble abstraite des relations économiques, représentation qui a certainement inspiré Adam Smith.

La secte

La secte : c'est ainsi que leurs contemporains désignaient les physiocrates. Même si François Quesnay y joue un rôle central, le développement de la physiocratie fut un projet collectif, animé par des auteurs diffusant avec ardeur un discours dogmatique, dans un souci de prosélytisme actif. L'économiste Joseph Schumpeter commente ainsi sa lecture des *Éphémérides du citoyen* : « J'ai été extrêmement frappé par une certaine analogie entre cette publication et les journaux qui représentaient l'orthodoxie marxiste scientifique à la fin du XIX^e siècle : même ferveur de conviction, même talent polémique, exactement la même impossibilité d'avoir sur quoi que ce soit une opinion autre qu'orthodoxe, même capacité d'amer ressentiment, même absence d'esprit d'autocritique » (*Histoire de l'analyse économique*, 1983). Les *Éphémérides* furent dirigées par l'abbé Nicolas Baudeau (1730-1792) puis par Pierre Dupont de Nemours (1837-1817), qui ne furent pas seulement auteurs d'ouvrages théoriques plus ou moins importants, mais

aussi et surtout les artisans efficaces de la diffusion de la doctrine. Parmi les membres de la secte, Dupont de Nemours se distingue par une vie active et assez mouvementée. Éditeur, directeur des Éphémérides du citoyen à partir de 1768, il participa au gouvernement de Turgot, fut député de la Constituante, failli être guillotiné pour avoir défendu Louis XVI et Marie-Antoinette. Lié à Thomas Jefferson, il partit aux États-Unis, revint en France sous le Directoire, repartit aux États-Unis, où il mourut en 1817. Le marquis de Mirabeau (1715-1789), père du révolutionnaire, fut très proche de Quesnay, avec qui il travailla en élaborant sa Philosophie rurale (1763), l'un des ouvrages fondateurs de la physiocratie. Il est aussi l'auteur de L'Ami des hommes (1756) contenant un commentaire du Tableau économique de Quesnay. À la secte appartenaient également Pierre-Paul Le Mercier de la Rivière (1719-1792), auteur de L'Ordre naturel et essentiel des sociétés politiques (1767) et Guillaume-François Le Trosne (1728-1780).

Le Tableau économique (1758)

Pour François Quesnay, seule l'agriculture produit de la valeur : dès lors, il convient d'établir le schéma des « flux » qui concourent à la reproduction annuelle du produit agricole. Les échanges interviennent entre trois « organes », trois classes. Tout d'abord, la classe des « laboureurs », ou classe « productive », fournit par son travail le produit net circulant dans toute la société. Les deux autres classes sont dites « improductives », mais ont pour rôle de faire des « avances » : la classe des propriétaires terriens, qui doit mettre le sol en état de produire ; la classe dite « stérile », comprenant les artisans (les « industriels », se bornant à créer de la valeur « vénale ») et les commerçants. Comment fonctionne le tableau économique ? Quesnay considère les 5 milliards de production totale du

secteur agricole. Sur ces 5 milliards, 2 sont conservés par les cultivateurs, pour l'entretien des sols et pour la semaille, 1 est cédé directement à la classe stérile en échange de produits manufacturés, 2 sont cédés aux propriétaires du sol, pour le fermage. Sur cette somme, 1 milliard retourne aux cultivateurs en échange de produits alimentaires, 1 autre sert à l'achat de biens manufacturés aux artisans et commerçants. Quant à la classe stérile, elle reçoit donc 2 milliards qui retournent aux producteurs en échange de produits alimentaires et de matières premières. In fine, on voit que sur les 5 milliards produits, trois circulent dans la société pour faire retour à leur point de départ, chez les producteurs. Selon certains, ce tableau, qui décrit un système d'échange en équilibre préfigurerait « toute la science économique ». Mais on est encore loin des notions fondamentales de l'économie classique, comme celles de « marché » et d'« utilité », qui reconnaissent la valeur des services.

Texte 4

François Quesnay (1694-1774) L'économie fonctionne comme un corps humain

Médecin de formation et fondateur de la physiocratie, François Quesnay élabore un des premiers modèles macroéconomiques, le « zig-zag », où les flux circulent comme dans un système organique.



Issu d'une famille nombreuse et modeste, François Quesnay se retrouve orphelin à 13 ans. Après des études de médecine, il devient chirurgien royal en 1723, puis médecin personnel de Madame de Pompadour en 1749. La favorite de Louis XV l'apprécie autant pour ses qualités médicales que pour son sens de la conversation. En 1752, il est anobli par le roi pour avoir sauvé le Dauphin de la variole.

Homme de cour, il fréquente les encyclopédistes qui l'initient à l'économie. Alors qu'il n'avait publié auparavant que des traités sur les fièvres et les saignées, il produira avec eux ses premiers écrits économiques, lesquels seront publiés dans l'Encyclopédie de Diderot et d'Alembert à partir de 1756. La démarche de F. Quesnay est singulière : l'économiste-médecin transpose sa connaissance du corps humain à l'économie. La seconde est selon lui un système organique comparable au premier, dans lequel circulent des flux (les richesses et les marchandises) à travers différents organes et canaux (les classes sociales, par exemple), comme le ferait le sang à travers les veines. C'est avec cette conviction qu'il élabore un schéma dont la version la plus célèbre se trouve dans l'Analyse de la formule arithmétique du tableau économique de la distribution des dépenses annuelles d'une nation agricole (1759). Il s'agit du fameux « tableau », appelé de façon plus imagée « le zigzag », dont l'objectif est

d'offrir une « représentation des dépenses et des produits sous un aspect facile » qui permet de « juger clairement des arrangements et des dérangements que le gouvernement peut y causer ».

Les classes sociales

Pour F. Quesnay (et pour les physiocrates en général, voir encadré), seule l'agriculture est créatrice de richesse et peut garantir la prospérité du pays. La paysannerie est une classe qui « fait renaître par la culture du territoire les richesses annuelles de la nation ». Mais pour pouvoir produire, l'agriculture a besoin d'investissements. L'assèchement des marais, la construction et l'entretien des moyens de communication incombent dès lors à une autre classe sociale qui rassemble les propriétaires fonciers, les collecteurs d'impôts et le souverain et qui « subsiste par le revenu ou le produit net de la culture, qui lui est payé annuellement par la classe productive ». En effet, les agriculteurs vont générer plus de richesse qu'ils n'en ont besoin pour continuer à travailler. Ce surplus est la « récompense » des propriétaires fonciers, qu'ils perçoivent sous forme de rente. Cette analyse, tombée dans l'oubli au cours du 19^e siècle, sera remise à l'ordre du jour par Karl Marx (1818-1883) qui s'en inspire.

S'il porte aux nues l'agriculture, F. Quesnay n'oublie pas pour autant les autres branches de l'économie que sont l'industrie et le commerce. Cependant, pour lui, ces activités ne créent pas de valeur et ceux qui y travaillent sont qualifiés de « classes stériles » : pour le physiocrate, l'activité de ces secteurs se contente de transformer, de déplacer ou d'échanger les biens et les services, et ne produit donc rien en tant que tel.

Le circuit économique

Grâce au tableau économique, F. Quesnay décrit également la répartition des biens dans la nation autour de ces trois classes sociales : la richesse circulant des propriétaires jusqu'à l'agriculture et aux « classes stériles ». Ce parcours est possible grâce aux dépenses effectuées par chacune d'entre elles. Le surplus des agriculteurs est reversé aux propriétaires fonciers et à la classe stérile qui va l'employer pour acheter de la nourriture et ainsi de suite. Dans le modèle de F. Quesnay, la production et la circulation des richesses ne sont envisagées que dans un état stationnaire : le circuit se reproduit de manière immuable, sans qu'aucune évolution des rapports sociaux ni la moindre perspective de croissance économique ne puissent entrer en ligne de compte.

Ce modèle global devient très rapidement le fer de lance des physiocrates. À son sujet, le marquis de Mirabeau (père du révolutionnaire et disciple de François Quesnay) déclame : « depuis l'origine du monde, il a eu trois grandes découvertes [...]. La première, c'est l'invention de l'écriture... La seconde est l'invention de la monnaie... La troisième est le Tableau économique, le résultat des deux autres, qui en est le complément. » Si l'enthousiasme de Mirabeau peut paraître un brin excessif, le Tableau économique n'en est pas moins une invention capitale qui permet d'ouvrir la voie à une approche plus scientifique et plus complète de l'analyse économique. Elle inspirera, par exemple, les travaux macroéconomiques et le tableau « input-output » de Wassili Leontief (1906-1999). •

Qu'est-ce que la physiocratie

La physiocratie, doctrine économique et politique du 18^e siècle, est un courant de pensée dont le nom provient du grec *physis*, qui signifie la

nature, et de kratos, la toute-puissance. Gouverner sur la nature consiste à la fois à accorder une place centrale à l'agriculture, qui est jugée comme la seule force productive, et à proposer une organisation économique en ce qui concerne certains mécanismes spontanés du marché. Les physiocrates adoptent la maxime du négociant Vincent de Gournay (1712-1759) : « laisser faire, laisser passer » qui devient leur signe de ralliement. Ils considèrent que ce n'est plus l'ordre moral (la religion) ni l'ordre politique mais bien l'ordre économique qui est en prise avec l'ordre naturel des sociétés et qui détermine l'harmonie sociale.

François Quesnay, le fondateur de ce courant de pensée, s'entoure rapidement de disciples dont Jacques Turgot (1727-1781), le marquis de Mirabeau (1715-1789), Nicolas Baudeau (1730-1792), Pierre-Samuel Dupont de Nemours (1739-1817) et Pierre-Paul Lemercier de la Rivière (1719-1801), qui forment « la secte des économistes ». Ces intellectuels s'impliquent dans les consciences et la vie politique à travers la participation à des salons et des débats publics. ●